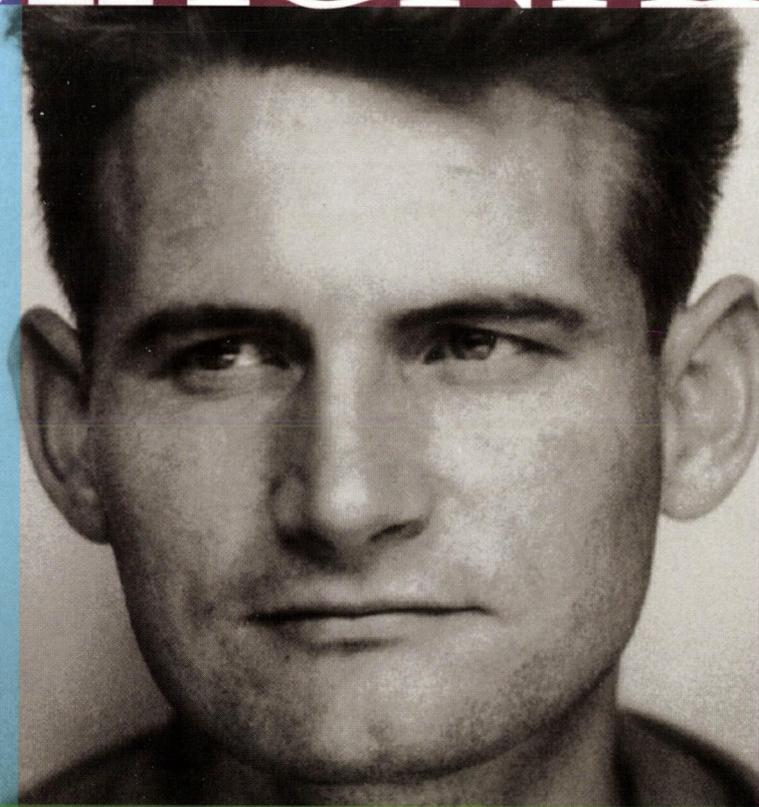


PIERRE MAGNAN



Un monstre sacré

Mémoires

DENOËL
Extrait de la publication

Un monstre sacré

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La Maison assassinée

Les Courriers de la mort

La Naine

L'Amant du poivre d'âne

Le Mystère de Séraphin Monge

Pour saluer Giono

Les Secrets de Laviolette

Périple d'un cachalot

La Folie Forcalquier

Les Romans de ma Provence (album)

L'Aube insolite

Un grison d'Arcadie

Le parme convient à Laviolette

L'Occitane. Une histoire vraie

Aux Éditions Fayard

Le Sang des Atrides (à paraître)

Aux Éditions du Chêne

Les Promenades de Jean Giono (album)

Aux Éditions Gallimard dans la collection Folio

Le Sang des Atrides, n° 2119

Le Secret des Andrones, n° 1829

Le Tombeau d'Hélios, n° 2210

Les Charbonniers de la mort, n° 1096

La Maison assassinée, n° 1659

Les Courriers de la mort, n° 1986

Le Mystère de Séraphin Monge, n° 2352

Suite de la bibliographie en fin de volume

Pierre Magnan

Un monstre sacré

RÉCIT

DENOËL

www.denoel.fr

© 2004, *Éditions Denoël*
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

À la mémoire de René Julliard

J'avoue que le courage d'écrire me man-
querait si je n'avais pas l'idée qu'un jour
ces feuilles paraîtront imprimées et seront
lues par quelque âme que j'aime.

Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*

Le nombre de lettres ou de messages reçus à propos de *Apprenti* m'invite à croire que la lucidité sur soi-même n'est pas prisée, n'est pas crue, n'est pas souhaitée ; que le *connais toi toi-même* a été biffé de la conscience humaine et que comme le soleil ni la mort, l'individu ne saurait se regarder en face.

Cet étonnement devant quelqu'un qui se raconte simplement sans rien celer trouve sa justification peut-être dans le besoin qu'a l'être humain de s'absoudre pour se supporter.

Or moi, peu importe qu'on me jette à la tête ce que je suis aujourd'hui pour trouver des explications à ce que j'étais hier. Le sextant que je garde en moi m'interdit de perdre mon nord.

Il est vrai que, obnubilé par la crainte de faire un enfant à une fille de mon âge, la rencontre de Thyde Monnier, qui a cinquante-trois ans, est à la fois une aubaine et une malédiction. Je n'aime pas cette femme d'amour. Ce n'est pas son âge ni le fait qu'elle ne soit pas mon idéal physique qui me retiennent de l'aimer.

Sa civilisation n'est pas la mienne. Je suis muet et elle est prolix. Je suis bas-alpin, *gavot*, et elle est marseillaise. Elle est marseillaise jusqu'au bout des ongles (une civilisation qui s'est perdue aussi) et marseillaise riche. Sa mère vendait des corsets aux bourgeoises, rue de Rome. Son père avait une banque (Banque de la Bourse). Cet Ardéchois était à vingt-cinq ans homme d'équipe au PLM. À sa mort, il laisse six millions or à ses quatre enfants.

Mathilde était accompagnée à l'école par sa bonne. Il n'empêche qu'à peine née on l'enverra pour trois ans en nourrice en haute Ardèche sans jamais voir ni père ni mère pendant tout ce temps. Quand on l'arrachera à elle, sa nourrice en mourra. La maison de la rue de Rome appartient aux Monnier. Ils ont à Saint-Henri une propriété de dix hectares. Les deux fils, Victor et Émile, feront fortune à leur tour. Un quatrième enfant, Janou, naîtra treize ans après son aînée qui la portera bébé saisie par les langes entre ses dents, comme un chien transporte un paquet. Cet exploit Thyde aura plaisir à le rappeler. Elle dit *vous* à son père et *vous* à sa mère. Le parrain Guimet la mène à l'opéra. Il suit *Werther* passionnément sur la partition, sifflant quand le ténor se permet une fausse note. Thyde fredonnera toute sa vie

Je ne sais si je veille ou si je rêve encor...

À dix ans, dans une calèche et plusieurs fois, Mathilde est victime, sous la couverture, des attouchements d'un ami de son père. C'est l'époque des mœurs hypocrites où un enfant qui oserait se plaindre ou même parler de ces choses sales serait sévèrement puni.

Elle essayera plusieurs fois sous différents prétextes d'échapper au maniaque, son père et sa mère, aveugles et imbéciles, refuseront toujours de la faire monter dans une autre voiture. L'ami était riche, bien soutenu, père de famille, au-dessus de tout soupçon, partageant avec les parents les mêmes idées politiques.

Cette enfance sans amour et sans protection aurait pu produire un sujet veule, sans force et sans volonté, craintif devant la vie. Elle va accoucher d'une lionne.

La jeunesse de Mathilde, elle l'a racontée en quatre volumes qu'elle a intitulés *Moi*. Toujours escortée de sa bonne jusqu'au seuil de l'école, elle fréquentera le lycée Montgrand, y faisant de passables études mais l'esprit ailleurs. Son cœur est tourné vers la poésie. C'est l'époque où Marseille vit tout entière électrisée par son poète qu'on croit immortel : Edmond Rostand. Les frères de Mathilde ferrailent avec des épées de bois parmi les grands corridors de la maison natale en déclamant :

C'est nous les cadets de Gascogne de Carbon de Casteljaloux!

Les parents sont cocardiers, revanchards, l'Alsace et la Lorraine leur sont restés en travers du gosier, alors qu'ils ont avalé sans coup férir l'annexion des deux Savoies et du comté de Nice. À chaque fois que Marius Monnier, le père, a fait un bon repas, il ne manque pas de dire :

— Encore un que les Allemands n'auront pas!

Ce père inflexible donnera à la jeune fille sa dernière raclée (à lui casser un peigne dans les cheveux) huit jours avant le mariage de celle-ci : elle a eu l'impudence d'aller visiter l'appartement qu'on lui destine, seule avec son

fiancé, lequel d'ailleurs essayera de profiter de cette occasion pour prendre un peu d'avance.

C'est un grand mariage à la marseillaise : calèches et voitures De Dion-Bouton à pétrole, couronnes de roses, défilé à coups de trompe de la rue de Rome à Saint-Henri et mariage religieux. En dépit du père franc-maçon, la mère corsetière l'a exigé à cause de la clientèle. Une précisément de ces clientes se penchera vers sa voisine, le chapeau fort incliné, pour lui glisser dans le tuyau de l'oreille :

— Ça c'est un divorce pour dans deux ans!

C'est Janou, la cadette, qui entendra le chuchotis et le rapportera tout chaud à sa sœur.

La nuit de noces ne fut pas modeste. Ils restèrent couchés trois jours.

Mathilde reçoit sa première paire de gifles conjugale trois semaines après le mariage. Elle veut divorcer. Sa mère pousse les hauts cris.

— Si j'avais divorcé chaque fois que j'ai reçu une calotte! Prends patience! Ces affaires-là ça s'essuie d'un coup de traversin!

Pendant ce temps les parents font construire pour le couple un nid douillet dans la banlieue de Marseille, à Allauch. Les choses disparaissent moins vite que les êtres. Cette villa, tout en pierres, doit toujours exister. Elle doit simplement avoir changé de nom.

À deux pas de la villa, une rue populeuse et pauvre abrite des gagne-petit, des artisans craintifs aux minables clientèles, des ivrognes, des tuberculeux. Une plaque bleue sur un mur à salpêtre donne le nom : Rue Courte. C'est dans cette rue que Mathilde choisit une jeune femme de

ménage qui va peu à peu lui conter la vie du quartier. À vingt-quatre ans qu'elle a alors, Mathilde est déjà la plus forte accoucheuse de secrets qui soit au monde. Tout en œuvrant diligemment, Frisette, c'est son nom, raconte à sa patronne l'existence de la rue Courte. Un beau matin, elle ne vient pas travailler, ne fait rien dire. Deux jours, trois jours. Le troisième jour, Mathilde rencontre Frisette chez le boulanger.

— Pourquoi tu ne viens plus travailler ?

— Vous savez pas que je me suis mise avec un maquereau ?

— Et alors ? Ça t'empêche de venir travailler ?

Ces mots vont tisser entre ces deux femmes des liens que seule la mort défera. C'est ainsi que Frisette apporte sur un plateau à la future romancière cette invraisemblable histoire. Le maquereau en question s'appelle Jean. Je l'ai vu une fois dans ma vie ainsi que Frisette. Frisette n'était pas belle, le front bombé, un peu échinée par les durs travaux du ménage. Jean était un beau gars mince et grand, les favoris avantageux. Frisette par amour réussira à le ramener à la normale. Il vendra les trois femmes qui jusqu'alors le faisaient vivre et il deviendra menuisier. En 1912, les choses se font déjà ainsi au sein du monde occidental, sans doute pour souligner aux hommes qu'ils ont bien mérité la guerre qui va les décimer. Par la guerre Thyde va être vengée des torgnoles qu'elle a endurées.

En 1917, Maurice, son mari, est blessé en Argonne, Thyde s'habille en garçon, traverse les lignes ; par persuasion, obstination et surtout à cause de la pagaille, elle s'installe au chevet du blessé. C'est l'Argonne, c'est la Somme, c'est le chemin des Dames. Les civières rouges de

sang arrivent par douzaines à l'hôpital, portées par des brancardiers harassés. Une infirmière bénévole qui est là, disponible, ça n'est pas de trop. Il y a des moments où le règlement n'est plus que le règlement. Le fleuve de l'horreur le transgresse. Thyde avec ses vingt-cinq ans bien en chair et ses yeux verts pleins de pitié prendra dans ses bras pour les aider à mourir ou à survivre des dizaines de gars sans mains, sans jambes ou sans visage.

Un jour, au détour d'un champ opératoire de fortune, elle rencontre un médecin militaire dont on lui dit le nom. Il s'appelle Georges Duhamel. Il écrira *Vie des martyrs*, avant de rejoindre l'obituaire géant des écrivains oubliés. Pour son dévouement et sa bravoure, on voudra décorer cette infirmière bénévole. Elle refusera avec obstination.

La guerre finit. Des morceaux d'hommes tant bien que mal rafistolés regagnent leur foyer avec des corps plus ou moins ravaudés et des pensions consolatrices. Mais on ne verse pas de pension aux âmes. Thyde me racontera que Maurice s'éveillait la nuit couvert de sueur, lui serrant la main à la briser.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je pense à la guerre !

Elle le prend dans ses bras, elle le berce. Elle lui dit des mots tendres. Ils font l'amour à la sauvage, à la désespérée. Mais le fond du caractère chez l'homme retrouve vite son équilibre : les torgnoles recommencent à pleuvoir.

Seulement, cette fois, Mathilde a trouvé une parade compensatrice : elle trompe Maurice comme dans un bois. Elle me l'avouera elle-même : chaque fois qu'il lui avait tapé dessus, elle se laissait aller avec le premier

homme rencontré. Des hommes vont entrer dans sa vie et en sortir sans y laisser grande trace. C'est la mode du cinq à sept. C'est l'époque du cinéma muet où l'on fait connaissance de fauteuil à fauteuil, à force de frôlements. Des couples se font et se défont dans l'ombre sans jamais se connaître. Thyde ne peut plus avoir d'enfant. Elle a été enceinte avant la guerre d'une fille mort-née pour cause de « siège décomplété ». Le bébé né viable s'est empoisonné au passage avec les sanies de l'accouchement. Le médecin de famille arrivé trop tard n'a pu le décrocher à temps du pubis de la mère. Ensuite les règles ont disparu à jamais. Mathilde accueillera le verdict avec une joie sans mélange. (Tout ce que je rapporte, c'est elle qui me l'a dit.)

Elle est accorte, potelée, elle a d'admirables yeux verts et les cheveux coupés « à la chien ». Son mari ne lui donne pas d'argent, qu'à cela ne tienne : son frère Victor a succédé à son père à la Banque de la Bourse. Il suffit de venir lui demander un billet de cinq cents francs, pour aller faire des emplettes. Thyde et sa sœur Janou qui a dix-huit ans ne s'en privent pas.

Ce frère Victor que je n'ai pas connu est le cerveau de la famille. Entre Mathilde et lui lorsqu'ils avaient seize ans, une complicité vaguement incestueuse s'est établie. Ils se disent tout.

Le caractère de Maurice devient de plus en plus impossible. Mathilde veut divorcer mais il y a un obstacle énorme pour elle. Maurice a ramené de la guerre un chien de tranchée blessé et qu'on voulait abattre. C'est Patou, un briard aussi haut que sa maîtresse. Ce Patou a joué dans la vie de Mathilde un rôle bien plus grand que la plupart des hommes qu'elle a connus et qu'elle a oubliés. Ce

Patou ramenait à la maison de temps en temps un autre chien, perdu celui-ci et errant, qu'il forçait ses maîtres à adopter. Il a dix-sept ans et il court encore la gueuse. L'hiver 1927 va avoir raison de lui. Une fois de plus, une nuit, il s'est échappé. On le retrouvera au milieu d'un chemin vicinal assis sur son derrière, tout noir sur la neige blanche, mort gelé, foudroyé par le froid. La route du divorce est ouverte. La prévision de la dame en chapeau lors du mariage se réalise dix ans plus tard. Mathilde ne l'accepte pas sans avoir le cœur crevé. Elle conservera avec ses beaux-parents des relations d'amitié la plus tendre. Maurice ne comprendra jamais pourquoi elle l'a quitté.

— Elle avait tout ce qu'elle voulait ! dira-t-il.

Quarante-six ans plus tard, apprenant brutalement la mort de Maurice qu'elle croyait avoir oublié, cette pauvre femme s'évanouira.

C'est la saison des amours. Thyde aime plus l'amour que les hommes. Elle va les oublier les uns après les autres, sauf Maurice et son frère Victor.

Elle a une amie : Frisette, sa femme de ménage. Des drames épouvantables se nouent dans la rue Courte : un homme tue sa femme à coups de fer à repasser parce qu'il la trouve trop maigre ; un enfant d'ivrogne meurt poitrine pendant que sa mère prie pour lui à l'église devant la Vierge Marie.

La liberté totale brusquement retrouvée flagelle Mathilde comme le ressac de la mer. Elle retourne chez ses parents rue de Rome. À son mari elle abandonne volontairement tout : la maison que les Monnier ont fait construire, les meubles amoureux choisis. Elle repart nue et crue pour une nouvelle vie, mais elle ne sait pas laquelle.

Un ami de la famille est pharmacien rue de Rome. Il s'appelle Léon Franc, il se pique de poésie. Il a créé une revue, *La Crie*. C'est là-dedans qu'un matin, rue de Rome, Mathilde découvre le poème d'un inconnu. Il s'appelle Jean Giono. Avec une modestie appliquée il a livré à la revue de Léon Franc ces quelques lignes que Mathilde va lire émerveillée. Ce ne sont pas des vers mais de la prose rythmée, et Thyde qui est musicienne découvre tout de suite un homme qui va composer pour elle. *Accompagnés de la flûte* est le titre insolite qui coiffe ces phrases que scande un tympanon en sourdine comme si la Grèce était encore présente avec ses odyssées et ses odes d'Anacréon :

« Quand mon gémissant attelage eut gagné le bosquet de coudriers qui marque le terme de mon bien, les bœufs apeurés se sont jetés hors du sillon et j'ai pu à grand-peine enfoncer le frein dans la terre. »

Il faut dire maintenant que, outre Edmond Rostand qu'on lui a jeté en pâture pour le proclamer le plus grand poète du siècle, Thyde a déjà lu Paul Claudel, Colette, André Gide et Paul Valéry. Il y a déjà cette grande différence entre elle et n'importe quelle autre fille marseillaise de cette époque, courant les cinémas et les cinq à sept.

Après son divorce et de plus en plus, elle se réfugie chez son frère Victor qui vient de se faire bâtir à Sainte-Maxime une confortable villa. Il l'a baptisée *Toi et moi* parce qu'il a lu Paul Géraldy et que celui-ci est son plus proche voisin. La villa est le siège de somptueuses réceptions avec des femmes d'alors, style Orient-Express. Elles ont les cheveux strictement coupés, des chapeaux cloches, des robes négligentes qui les moulent où il faut et les

drapent ailleurs. Des colliers faux ou vrais leur descendent jusqu'à la taille. Elles sont maigres, élancées. La moire et la soie les parent de formes chatoyantes. Elles fument, au bout de longs tubes couleur d'ambre, des cigarettes égyptiennes à bout doré. Elles viennent de lire *La Garçonne* d'un certain Victor Margueritte, qui est aussi un voisin de Victor Monnier. De sa treille muscate une fois, Colette viendra se mêler à cette fête. Mathilde, depuis le bout de la table — elle n'est que de la famille —, la dévorera des yeux en train de décoriquer délicatement des écrevisses avec ses jolies mains.

Mais une nuit, inexplicablement, sur le portail de la villa presque neuve la plaque qui indique *Villa Toi et moi* se fissure et se crevasse. Une longue balafre sépare le toi du moi. C'est cette année-là que meurt Zizou au temps des mimosas en fleurs.

Zizou est la femme de Victor. Il l'a épousée par amour mais il ne l'aime plus. Il aime une impérieuse Gabrielle qui le tient en laisse à force de luxure. Enivré, triomphant, il confie à sa sœur, confidente de tous ses secrets :

— Tu te rends compte ? À quarante-six ans, j'aime et je suis aimé pour la première fois de ma vie !

Quand il fait cet aveu à sa sœur, Zizou est mourante dans la pièce à côté. Zizou est cardiaque, elle meurt comme un oiseau étouffé. Depuis longtemps on ne la maintenait en survie qu'en lui stimulant le cœur avec des médicaments à la dynamite. C'est ainsi alors qu'on soignait les cardiaques.

Victor exulte sans retenue. Il va pouvoir épouser la belle Gabrielle. Cependant le père, Marius Monnier, toussote depuis quelque temps. Le médecin de famille, franc-maçon comme lui, le rassure :

Un monstre sacré Pierre Magnan

Je suis seul avec cette femme qui me paraît inconnue et qui désormais tient ma vie entre ses mains ; avec ces deux pékinois, baroques parmi ces montagnes ; seul sur la place d'un village étranger. Ma mère, ma sœur, mon père, notre pauvreté m'apparaissent comme terre promise.

Poursuivant la confession d'un enfant du dernier siècle commencée avec *L'Amant du poivre d'âne* et *Apprenti*, Pierre Magnan met en scène les dessous d'une patrie française curieusement enlisée dans la guerre et nous régale des paradoxes de sa liaison avec une femme mûre qu'il n'aime pas : Thyde Monnier. Sous la coupe éclairée de cette romancière à succès des années 40-50, véritable « monstre sacré », le jeune Pierre multiplie les infidélités cuisantes ou heureuses, fête ses vingt ans sur le tournage d'un film avec Fernandel, atterrit dans un camp de jeunesse pétainiste, fuit le S.T.O. et la Résistance, rencontre Giono, et, gravitant dans les milieux de l'édition, se lance lui-même dans une aventure littéraire sans espoir...

Roman autobiographique porté par une écriture vivante, savoureuse, *Un monstre sacré* restitue sur un ton merveilleusement décapant et drôle le destin d'un tout jeune homme pris dans les tourmentes de l'Histoire.

Pierre Magnan a publié l'essentiel de son œuvre chez Denoël. Apprenti, son dernier livre, a été publié en 2003. Il vit aujourd'hui à Forcalquier.

DENOËL

B 25587.7  03.04
ISBN 2.207.25587.5
21 €

Photographie : D.R.

